

Sous la direction de Simone Grossman et avec la participation de Yolande Cohen, Elizabeth Dahab, Simone Douek, Guy Hocquette, Sophie Jama, Nadia Malinovich, et Sayf Shems.

Table ronde / Roundtable

La multiplicité inhérente aux écrits de Naïm Kattan, romancier, dramaturge, essayiste et traducteur, en appelait à une pluralité de commentaires. Il s'est avéré nécessaire de rassembler dans une table ronde virtuelle des points de vue sur les divers aspects de son œuvre, à laquelle se rattachent en outre de nombreuses entrevues. Dans la perspective dialogique développée par Kattan dans ses écrits, les échanges entre les participants seront axés sur sa vie d'écrivain et d'intellectuel juif francophone profondément impliqué dans la vie culturelle du Canada. Les participants évoqueront en particulier son rôle primordial dans le rapprochement entre francophones et anglophones au cours des années cinquante, à l'époque où, comme le rappelle Pierre Anttil, les Québécois francophones affirmèrent leur identité nationale en valorisant la langue française et la culture séculière et non plus seulement la religion catholique. Les divers aspects de l'activité littéraire et culturelle de Naïm Kattan seront abordés. À l'époque où « la majorité de langue française bascula vers des modes d'expression centrés autour d'un véhicule linguistique à portée plus universelle », le Congrès juif canadien créa, au début des années 50, le Cercle juif de langue française, au sein duquel Kattan joua un rôle de premier plan. Comme nous le verrons, ses écrits suscitérent des interactions nouvelles, démentant les clichés et les idées reçues et introduisant des perspectives inédites.

Les commentaires des participants porteront sur les thématiques suivantes : en premier lieu, les identités multiples de Kattan, Juif originaire d'Irak, seront envisagées, puis l'américanité, la canadienité et la québécoisité en coexistence chez lui, en plus de l'arabité indissociable de la judéité. Les nombreux entretiens de Kattan, liés à l'identité, feront l'objet d'un dernier questionnement.

Les identités multiples de Naïm Kattan, « homme de Bagdad, de Paris et de Montréal, Québécois et Canadien [...] écrivain exemplaire de la francophonie contemporaine »¹

L'identité plurielle de Naïm Kattan, « né à Montréal, né à Paris, mais avant tout né à Bagdad »² a façonné sa personnalité. Sayf Shems rappelle que Kattan, Juif originaire de Bagdad, s'est retrouvé à Montréal immergé dans une communauté juive immigrée d'Europe. Cette expérience inédite lui insuffla un sentiment d'intégration dans la société et dans le nouveau pays, créant une vie différente de celle vécue auparavant. Les interactions avec la communauté juive immigrée et la découverte d'autres coutumes et modes de vie ont renforcé son adaptation et sa transformation dans réalité canadienne. Il considère dès lors Montréal, sa ville d'adoption, comme sa véritable demeure. Il se sent montréalais à part entière au point de ressentir un manque profond lorsqu'il est loin. Montréal a été le lieu où il s'est construit, où il a grandi et a vécu des expériences significatives.³

Comme en fait état Guy Hocquette, Kattan considère que l'on peut vivre avec plusieurs identités sans pour autant s'autodissoudre, se désintégrer, perdre ou oublier ses origines. Selon Kattan le Juif, poursuivi, apatride, forcé de quitter sa terre natale, conserve son lien avec sa culture de naissance, qu'il soit israélien, américain, britannique, français, ou canadien.

Elizabeth Dahab observe à ce propos que la thématique des identités multiples réinvesties en vue de l'intégration dans un contexte nouveau apparaît clairement dans l'écriture romanesque de Kattan. À titre d'exemple, Méir quittant l'Europe pour l'Amérique, en route vers un déracinement supplémentaire, s'exclame : « J'avais déjà une double peau. Elle sera triple, infranchissable carapace ».⁴ Pour Kattan, juif, irakien et francophone, triple appartenance qui choque les employés de l'immigration, la création littéraire résout le dilemme des identités multiples.

Shems rappelle que Bagdad et Paris ont fondé l'identité littéraire de Kattan, en offrant des perspectives sur le monde qui l'entourait et nourrissant chez lui la conviction que chacun possède une histoire unique. Sa curiosité insatiable l'a guidé tout au long de sa vie, le poussant à explorer et comprendre les histoires des autres. Il se souvient d'épisodes de son enfance, comme d'être allé au marché avec sa mère voilée selon la coutume de l'époque. À sept ou huit ans, il lisait toutes les enseignes, connaissait les magasins, les adresses des avocats, des médecins et autres corps de métier situés dans la rue Rachid, artère principale de Bagdad, dont la photo figure sur la première de couverture de l'édition anglaise d'*Adieu Babylone*. Kattan était si familier de la ville qu'il pouvait fournir des informations précises à quiconque.

Selon Shems, Naïm Kattan est un écrivain qui a embrassé Montréal et la littérature francophone après être venu de Babylone et de Paris. Il se considère lui-même comme un écrivain québécois, une affirmation qu'il a maintes fois répétée. En plus de publier ses livres, il a mené une vie littéraire engagée en tant que membre actif de plusieurs institutions. Sa présence et ses contributions au Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, à l'Université du Québec à Montréal et à l'Académie des lettres du Québec font de lui un acteur incontournable de la vie intellectuelle et littéraire de Montréal. Son immense curiosité provenait en partie de ses promenades avec sa mère à qui, parfois, il demandait de ralentir le pas pour pouvoir mieux observer son environnement. Cet intérêt constant pour la vie, les gens et leurs histoires, qui a perduré tout au long de sa vie, a été pour lui une source d'inspiration pour son œuvre littéraire. *Adieu Babylone* est une méditation profonde sur la complexité de l'identité, des notions de patrie et de citoyenneté, invitant le lecteur à une réflexion approfondie sur des questions pourvues d'une importance cruciale dans un monde en perpétuelle évolution.

Nadia Malinovich évoque à ce propos l'émission radiophonique incorporée au film *La longueur de l'alphabet*, documentaire sur Kattan réalisé par Joe Balass (2013). À un journaliste suggérant que les multiples identités minorisées de Kattan canadien, juif et de culture arabe, avaient été pour lui autant de difficultés à surmonter, ce dernier répondait qu'il ne les avait jamais considérées comme des difficultés. Au début de *La longueur de l'alphabet*, il rappelle son refus de changer de nom suite à son immigration au Canada. Malinovich cite sa réponse à ceux qui lui suggèrent de « rendre ça un peu plus occidental : Norman, Nelson... » il explique, « J'ai dit non. Naïm, c'est Naïm. Je me regarde dans le miroir, je m'appelle Naïm ». Cette décision, poursuit-il, n'était pas anodine : « Et donc il fallait à chaque fois que je dise mon nom que je raconte ma vie ». ⁵ Naïm Kattan avait un sens fort et immuable de son identité non effacée lors de son immigration et de son intégration dans la société nouvelle. Cependant, ce fort sentiment de soi n'a pas été un récipient déjà rempli, mais plutôt un ballon extensible, qui pouvait contenir d'autres identités. Pour cela, l'arrivée de Kattan à Montréal, justement à la veille de la Révolution tranquille, tombait bien. Alors qu'on commençait à remettre en question les catégories rigides d'identité et d'appartenance qui définissaient la société québécoise et montréalaise depuis des siècles, son ouverture d'esprit a permis à Kattan de faire partie de plusieurs mondes simultanément. En se faisant, il a fourni la preuve vivante que les identités multiples — arabe, juive, sépharade, francophone, anglophone, montréalaise, québécoise — ne sont ni immuables ni exclusives.

Naïm Kattan et l'américanité

Kattan définit l'Amérique tantôt comme un « Extrême Occident », tantôt comme une « terre promise rêvée ». ⁶ Est-il américain seulement « pour des raisons géographiques », selon la proposition de Vénus Khoury Ghatta ?

Selon Yolande Cohen, il n'était pas américain pour des raisons géographiques. En effet, il s'était retrouvé au Québec dans les circonstances particulières de l'après-Shoah. Ayant quitté l'Irak apatride, il était arrivé à Paris avec une bourse d'étude mais s'y sentait étranger. Il décida alors d'émigrer au Canada où il s'enracina. Cependant son américanité n'était pas purement circonstancielle, mais, dit-elle, c'était une américanité sans les Américains, un cosmopolitisme américain en français, langue qu'il adorait. Juif originaire de Bagdad, parlant parfaitement l'arabe, le français et l'anglais, il éprouvait une certaine nostalgie pour l'intellectuel cosmopolite. Il inventa un nouveau type d'intellectuel francophone d'Amérique, d'origine arabe.

Selon Hocquette, Kattan a voulu retranscrire dans ses ouvrages son amour véritable, sincère et profond pour l'Amérique. Il rappelle que de nombreux récits de Kattan se déroulent sur le continent américain, principalement au Canada mais également aux États-Unis, au Brésil et en Argentine. Il a appris à connaître son nouvel environne-

ment d'Amérique, au point que ses descriptions de lieux sont tellement précises que le lecteur peut aisément se les imaginer et se les approprier.

Hocquette considère Kattan comme un Américain à part entière, connaissant le continent américain à fond, du nord au sud. Il l'a découvert pour mieux l'aimer et en faire son nouvel univers en particulier. L'Amérique, note-t-il, est très présente non seulement dans ses récits mais également dans ses essais et ses articles, notamment dans la trilogie consacrée aux auteurs américains, canadiens anglophones et latino-américains. Malgré les milliers de kilomètres qui le séparent du Moyen-Orient, il ne s'est jamais senti dépaycé en Amérique. Hocquette cite *La mémoire et la promesse* où Kattan explicite son sentiment d'être chez lui en Amérique :

Ici, en Amérique, je suis chez moi, je renoue avec l'espace sans bornes. Un sable invisible recouvre perpétuellement le travail des hommes, efface leur entreprise toujours recommencée de marquer la surface de la terre, annonçant leur venue, affirmant leur passage, victimes de leur vanité.⁸

Il note que le nouvel environnement américain ne déconcerte pas Kattan. Voire, une similitude relie les villes américaines à celles du Moyen-Orient. Certaines ne ressemblent-elles pas au Bagdad de sa jeunesse, composé de quartiers selon les origines et la religion des habitants ? La réminiscence orientale dans le continent américain vise en particulier le Brésil, avec lequel Kattan entretient une relation spéciale et intime. Qu'il soit le décor d'une action ou simplement évoqué, comme dans *Le Réel et le théâtral*, *Le long retour*, *La Fortune du passager* ou encore *Le réveil des distraits*, le Brésil représente pour Kattan un Orient transposé dans un autre espace géographique, ne serait-ce que du fait des mentalités similaires des habitants de zones géographiquement opposées.

À l'instar de l'excès et l'anarchie des Arabes, ces peuples reconnaissent le désir et l'entourent de règles, accueillent la femme mais la rendent prisonnière de son corps, de leur attente et de leur convoitise pour que la société suive les lois d'un désir qui doit obéir aux exigences de la procréation. Société sensuelle, libre dans son érotisme, à condition que celui-ci ne touche pas aux lois de la famille et ne mette en question l'assurance d'une progéniture.⁹

Pour Kattan, cette similitude s'explique par le fait que la société brésilienne descend en partie de la civilisation portugaise, elle-même porteuse de l'esprit oriental arabe.¹⁰ Le puritanisme, l'excès et l'anarchie n'y ont pas leur place. La vie est une célébration de la nature et de l'homme qui ne peut dès lors déboucher sur un rejet de l'Autre par le biais d'un racisme quelconque.¹¹

À ce propos, poursuit Hocquette, un autre point permet de comprendre ce lien particulier entre Kattan et le Brésil. Outre les modes de vie, les attitudes et les comportements similaires, il est aussi fasciné par leur philosophie de la vie et leur rapport aux autres. Dans la littérature sud-américaine, il retrouve également l'universalisme et le cosmopolitisme, concepts qui lui sont chers.

Naïm Kattan canadien?

Selon Yolande Cohen, Kattan, bien ancré à Montréal, s'y sentait très à l'aise, lui, le Juif errant, même si durant une partie de sa vie, il devait faire la navette entre Montréal et Ottawa où il était fonctionnaire. Puis vint le moment de savoir s'il devait suivre sa compagne et s'installer avec elle à Paris, ce qu'il fit quelques mois par année pendant de nombreuses années. Mais il revenait toujours, et, même seul, il tenait à revenir chez lui à Montréal. Il ne se voyait pas habiter seulement à Paris, et avait des racines profondes au Québec. Il y avait ses amis de toujours, son éditeur, son milieu intellectuel et familial et sa synagogue, Spanish et Portuguese, où l'on se croisait à l'occasion des fêtes.

Dahab rappelle à ce propos que le protagoniste de *L'Anniversaire*, immigrant et exilé comme Kattan lui-même, adopte son nouveau pays, le Canada français, si intimement et si parfaitement qu'il surimpose sa propre histoire, et par extension celle de la communauté juive à laquelle il appartient, à celle du Québec. Kattan refuse la condition d'exilé.

Il y a des exilés par la force des choses, des gens qui sont renvoyés de leur pays pour des raisons politiques ou religieuses. Moi, j'ai choisi d'immigrer. J'ai été plus ou moins renvoyé, on m'a enlevé mon passeport, mais finalement, cet exilé là j'en ai fait un choix. Je n'ai pas voulu vivre dans un pays irréel, parce que l'exilé qui vit dans le pays où il se trouve en pensant à un autre pays, n'est pas dans ce pays-là. Et l'autre pays n'existe plus. Même s'il y retourne, il a changé et lui-même a changé. Il y a dans le rapport de l'exilé avec le pays choisi un refus du passage. Et quand on dit Abraham ha ivri, la langue elle-même est un passage.¹²

Selon Hocquette, Kattan fait sienne la culture canadienne et américaine, nouvelle composante de son identité, comme il s'en exprime clairement :

Le Juif, chassé ou forcé de partir de sa terre natale, peut conserver son lien avec sa culture de naissance tout en se déclarant israélien, américain, britannique, français et, dans mon cas, canadien.¹³

Son amour pour l'Amérique peut se comprendre aussi, selon Hocquette, du fait que ce continent est multiples fois traversé par une dualité qui l'obsède. En effet, une structure duelle s'est mise en place et renforcée avec le temps depuis sa découverte

par les Occidentaux, entre les autochtones et les colons, puis entre les colons eux-mêmes (Français et Anglais au nord, et au sud Espagnols et Portugais), et également entre le monde anglo-saxon et son pendant latino-américain.

L'amour de Kattan pour le Canada et le continent américain ne nous permet pas, selon Hocquette, d'affirmer que Kattan est seulement un Américain au sens purement géographique. Ce continent fait partie intégrante de son patrimoine génétique, composante supplémentaire de son identité originelle. On pourrait même aller jusqu'à dire que c'est la composante majeure de son identité, car c'est sur ce continent qu'il a passé la plus grande partie de sa vie. Voire, se demande Hocquette, cette Amérique si chère à son cœur ne serait-elle pas la fiancée promise évoquée dans le titre de son troisième roman autobiographique, *La Fiancée promise? L'Amérique n'est-elle pas aussi l'Orient retrouvé de Kattan après son passage en Europe?*

Naïm Kattan: un Québécois?

Comme l'expose Nadia Malinovich, l'arrivée de Kattan à Montréal en 1954, à la veille de la Révolution tranquille, tombait bien. Alors que l'on commençait à remettre en question les catégories rigides d'identité et d'appartenance qui définissaient la société québécoise et montréalaise depuis des siècles, son ouverture d'esprit a permis à Kattan de faire partie de plusieurs mondes à la fois. Ce faisant, il a fourni la preuve vivante que ses identités multiples — arabe, juive, sépharade, francophone, anglophone, montréalaise, québécoise — n'étaient ni immuables, ni exclusives.

Comme il s'en explique dans *La longueur de l'alphabet*, autant qu'il est juif et arabe, Kattan est montréalais, canadien et américain au sens large du terme. Pour lui, l'appartenance n'est pas une question d'origine, mais de lieu, de circonstances et de choix :

Quand on va dans un pays, on absorbe son histoire. Et si on n'absorbe pas son histoire, on reste étranger, on reste à l'extérieur. [...] Je suis comme les Canadiens français, qui sont arrivés ici de l'étranger et qui ont adopté la langue française et qui l'ont fait survivre. Je suis comme eux. Je suis venu ici, j'ai absorbé la langue française, et je l'ai fait survivre humblement par mes écrits, et en cela, je suis exactement comme eux. Leur histoire m'appartient aussi.¹⁴

Naïm Kattan: un Juif arabe?

Malinovich cite le propos suivant de Kattan :

J'ai considéré qu'être juif, c'est une chose énorme à laquelle je ne pourrai jamais être égal, être arabe est quelque chose de fantastique, je ne pourrai jamais entièrement absorber cette richesse que j'ai d'être arabe.¹⁵

Interrogeant Kattan sur sa double identité en tant qu'arabe et juif, elle lui demandait, en 2015, il se considérait toujours comme un « juif arabe ». Il répondit par l'affirmative, tout en précisant que de son point de vue, « être arabe » n'est pas (ou ne devrait pas être) considéré comme une « prise de position » construite dans le cadre de l'histoire des Juifs dans le monde arabo-musulman, des Mizrahim, d'Israël ou du conflit israélo-palestinien. « Être arabe », précisa-t-il, est une réalité historique et culturelle, et non pas une posture identitaire. La compréhension de Kattan de ce que signifie être un « juif arabe » est parallèle à celle des participants aux « Arab Jew debates », pour qui ce terme a bien une réalité historique, mais porte une connotation d'héritage pour des individus contemporains qui non nés ni élevés dans le monde arabe. Kattan développe sa propre position à ce sujet dans un article de 2006 :

Ma langue maternelle est l'arabe et ma culture d'origine est la culture arabe. Mon cas n'est pas singulier. Il est celui de milliers, voire de millions de chrétiens et de musulmans nés dans les pays arabes et installés en Europe et dans les Amériques. Certes, un juif peut porter comme partie de son patrimoine la culture arabe. Il peut s'exprimer dans cette langue. Tout dépend s'il peut avoir des interlocuteurs.¹⁶

La conception de Kattan selon laquelle l'« arabité » d'une personne dépend de l'existence d'interlocuteurs est cohérente avec sa décision, abordée dans *La longueur de l'alphabet*, de ne pas transmettre l'arabe à son fils. Kattan défend son choix en expliquant que la langue ne semblait tout simplement pas pertinente dans le contexte canadien : « Qu'est-ce qu'il aurait fait avec l'arabe ? Quel juif de Bagdad apprend l'arabe ici ? » Kattan répond de manière rhétorique — en arabe — à un interlocuteur non identifié. Cet échange suggère qu'une identité juive arabe ne peut être transmise à un individu ne vivant pas dans un contexte culturel arabe. Ces réflexions de Kattan révèlent l'aspect essentiel de sa vision du monde qui a rendu possible la place unique où il a pu « arracher » les fruits du paysage montréalais. Malinovich a connu Kattan dans le cadre de ses recherches sur les utilisations historiques et polémiques de l'expression « juif arabe », sujet brûlant dans les milieux universitaires et journalistiques des années 2010. Cette flambée des « Arab Jew debates » avait une coloration nettement politique : les Juifs de gauche, critiques à l'égard d'Israël, adoptèrent ce terme comme moyen de dénoncer l'effacement délibéré de leur arabité, alors que leurs homologues de droite, partisans inconditionnels d'Israël, le rejetèrent comme un oxymore contre-historique. Et Malinovich de conclure en évoquant le refus de Kattan de se laisser enfermer dans une catégorie identitaire, considérant que là réside l'essentiel de son héritage.

La vision du monde de Kattan, note son éditeur Jacques Allard dans *La longueur de l'alphabet*, n'était pas en phase avec le multiculturalisme défendu par un certain secteur de la classe politique et mis en pratique au niveau institutionnel au Canada au

début des années 1970. Malinovich cite à ce propos Allard pour qui « être un passeur de culture, c'est aller d'un espace culturel à un autre [...] ».

Chez Naïm, le multiculturalisme, ça ne suffit pas. Il faut arriver à l'échange, c'est-à-dire à l'inter-culturalisme ». Reconnaître et tirer profit de la différence tout en rejetant un cloisonnement des cultures offre une contre-vision rafraîchissante en contraste avec les conceptions essentialisées du lien entre identité et origine à nouveau en vogue ces dernières années, à droite comme à gauche. En effet, l'héritage extraordinaire de Kattan en tant que membre à part entière de mondes multiples et, mieux encore, en tant que passeur entre ces mondes, il me semble, nous fournit l'exemple idéal du mariage entre universalisme et particularisme auquel nous devons aspirer. La relation apolitique exemplaire de Kattan avec ces termes et son refus de se laisser enfermer dans une catégorie identitaire est, il me semble, l'essentiel de son héritage. Malinovich cite encore l'universitaire israélien Reuven Snir pour qui dire d'un Juif n'ayant jamais (ou peu) vécu dans le monde arabe qu'il est « arabe » constitue une erreur essentialiste et rigide : ces individus — comme tous les autres êtres humains — ayant des références identitaires multiples qui évoluent avec le temps

Exil et judéité

Selon Sophie Jama, la vie de Kattan a été marquée par ses exils successifs, avec pour seule direction le livre et l'affirmation de son identité juive parmi les autres. À l'occasion de la sortie de son premier roman *Adieu Babylone*, face au journaliste étonné qu'il écrive sur Bagdad alors qu'il était connu comme canadien, publiant dans les journaux et apparaissant à la télévision, il ne nia pas que son pays était le Canada et sa ville Montréal, bien au contraire, mais il répondit aussi :

Si on ne sait pas que je suis un Juif de Bagdad, on va se tromper sur mon compte. Il est nécessaire qu'on le sache. Je dois me présenter sous mon vrai visage. Une fois qu'il est clair que je suis un Juif de Bagdad, je peux parler de Montréal et du Canada, je peux parler avec vous et avec tout le monde, en tête-à-tête, d'égal à égal. Mais il faut d'abord que l'on sache d'où je sors, qui je suis. Cela me permet d'être libre de tout ce que je fais ensuite. Je dois rester fidèle à ce que je suis : je suis un Juif de Bagdad.

Selon Sayf, l'arrivée à Montréal inverse pour lui l'errance juive en intégration, acceptation et reconnaissance. Le « juif arabe », non officiellement autorisé à parler français par les autorités catholiques du Canada français, devient dans le Québec naissant de l'après-Révolution tranquille le champion de la culture francophone tout en restant lui-même, gardant son nom et assumant son identité. L'exil linguistique, socioculturel et religieux hors d'Irak puis le rejet premier par la société francophone catholique seront surmontés par le juif émigré appelé à jouer un rôle central au

Québec en pleine affirmation indépendantiste. À l'époque, un juif qui parlait français était assez rare. Il existait seulement un petit groupe de survivants de la Shoah, de nationalité française ou belge, qui se faisaient appeler *Les Amis de France et de Belgique*, mais ils étaient peu nombreux. C'est au sein de ce petit groupe qu'il a trouvé des amis lorsqu'il a commencé à travailler pour le Congrès juif.

Les entretiens et le nomadisme

Simone Douek évoque la dualité des origines et les appartenances diverses de Naïm Kattan aux mondes musulman et juif, la langue arabe étant sa première culture. Douek que les cinq entretiens avec Kattan devinrent cinq moments radiophoniques : « Une enfance babylonienne », « Vers l'écriture », « Le passager », « De la littérature », « Les fenêtres du monde ». C'est pourquoi, dit-elle, il prenait tant de plaisir à répondre à des questions parce qu'il aimait se raconter — raconter ce qui meut sa pensée, entrer dans le temps cyclique de la répétition de son récit renouvelé, parce que, même s'il a déjà écrit ce qu'il dit, il aime le redire, et c'est différent ; il superpose des anecdotes, affine la réflexion, comme si ce genre d'exercice oral élargissait à chaque fois davantage les limites de sa pensée, comme au yoga une respiration supplémentaire fait progresser le corps dans une nouvelle posture. L'entretien répond à son rêve de conquérir l'éphémère — est-il conquis, cet éphémère, ou simplement localisé, repéré, nommé, comme une petite flamme facétieuse qu'il a plaisir à suivre des yeux ? C'est la même étincelle qui anime son regard quand il parle, quand il prononce des mots dont il dit : « Ce ne sont pas des mots écrits ce sont des mots qui vivent ». C'est précisément ce qu'offrent la parole et l'entretien : un espace mouvant pour se dire, écrire avec la voix. Il raconte ses déplacements dans l'espace, dans les quartiers de Babylone, d'une ville, d'un pays à l'autre, son parcours de l'Irak au Canada en passant par la France. Il insiste sur son passage d'une langue à l'autre — l'arabe, l'hébreu, le français, et sur les décentrement permanents que lui impose le fait d'habiter toutes ces langues à la fois. Car l'idée du décentrement est centrale pour lui. Mettre au centre ce qu'il ne peut sans doute jamais attraper, et qu'il se réjouit de ne pouvoir fixer, est pour lui un défi permanent. Il se dit oriental, mais découvre en allant en Chine que l'Inde c'est déjà l'Occident représentant pour les Chinois l'extrême-Occident. Ainsi de l'exotisme. Qui est exotique ? Lui en France, ou la littérature française pour lui ? En France, l'Irak était un pays si lointain, et presque irréel, n'existant que dans les contes. Et pourtant André Breton, qu'il avait rencontré à Paris, le présentait comme le chef des Surréalistes de Bagdad, comme quelqu'un de bien réel — même s'il me fait remarquer en riant qu'il était le seul surréaliste de Bagdad parce qu'il avait été le seul à écrire sur le surréalisme. À Paris il est exotique. Lui qui était fier d'avoir lu Gide ou Malraux à Bagdad — lire Gide et Malraux à Paris était banal —, était interrogé sur l'Orient ou la poésie arabe.

Comme Douek le rappelle, Maurice Nadeau demandait à Kattan, l'oriental, d'écrire des articles sur des écrivains arabes, avec un regard occidental. « J'étais devenu un occidental sans l'être, et j'étais renvoyé à mon Orient par l'Occident », raconte-t-il dans les entretiens. « Je commençais en France à découvrir ma culture à moi ».¹⁷ Dans *Adieu Babylone*, le héros traverse le Tigre à la nage. Nadeau s'exclame sur la poésie et l'irréalité d'un tel acte. Pour Naïm c'est banal et quotidien : ne pas avoir chaud, s'entretenir le corps. Il ne veut pas être exotique, mais se rend compte qu'en embellissant quelque chose de très banal, il le rend exotique et irréel. Tel est le pouvoir de la littérature. Ces contradictions le laissent perplexe et souvent le réjouissent ; toutes ces expériences, ces passages d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, révèlent l'itinérance, le changement, le déplacement, et plus qu'une errance, c'est un nomadisme qu'il découvre, qui se révèle être pour lui la vraie culture. La fluidité de la langue lui permet d'exprimer ces passages d'une autre manière. L'expression orale est le lieu par excellence par lequel et où peut s'exprimer ce nomadisme culturel. Par sa parole, sa souplesse, sa mouvance, ses redites, ses retours, il part à l'assaut de ses propres idées et éclaircit pour lui-même ses interrogations. La parole lui permet de vivre l'éphémère (par les mots), de se mouvoir avec l'éphémère, sans jamais le figer comme pourrait risquer de le faire l'écrit. Elle lui permet aussi d'ajouter sa voix à tant d'autres voix essentielles : « Dante, Goethe, Shakespeare, ils ont tout dit mais notre voix à nous, aussi humble et aussi petite soit-elle, n'a jamais été entendue auparavant. Alors quand on la fait entendre on redécouvre le sens et on le redit ».¹⁸

Avec sa voix, Naïm révèle qu'il est un conteur d'histoires. Quand il fait allusion à ses nouvelles, à ses romans, à ses essais, il dit qu'il raconte des histoires. Naïm Kattan raconte des histoires et conquiert le temps par la narration, le maîtrise en le faisant sien. Il le réinvente encore par la parole qu'il allonge ou raccourcit au gré de ses mots, de ses enthousiasmes ou de ses étonnements. L'entretien est l'outil grâce auquel il développe ses idées sur l'éphémère, la pensée mouvante et le décentrement, sur tout ce qu'il ne veut pas figer dans une éternité de marbre, comme une statue qui s'anime, un personnage qui sort d'un tableau. Naïm a besoin de l'oralité, de la langue parlée, qu'il considère comme une conquête du réel, de la même manière qu'il donne de l'importance aux rencontres — autre lieu de parole. Sa parole est un mouvement, comme toute identité est mouvement pour lui. « Dès que la parole cesse c'est la violence qui prend le dessus. [...] *Les Mille et Une Nuits* c'est la parole continue. [...] Parler à un autre c'est décider de ne pas le tuer et de ne pas se laisser tuer par lui. » Dans *les Mille et Une Nuits*, l'histoire racontée est toujours suivie d'une autre histoire. J'avais un livre dans mon enfance qui s'appelait « Shéhérazade et l'histoire de ses histoires ».¹⁹ Les histoires de Shéhérazade prolongent à l'infini le fini de notre vie — et elles continueront après nous. Naïm aime *les Mille et Une Nuits* pour le rapport au temps qu'elles nous révèlent, un temps qui retarde sans cesse le moment de la mort. Comme disait Freud la vie est le plus long détour avant de parvenir à la mort. Naïm n'a jamais voulu perdre ce temps où tout

est comme au présent : un rapport avec le réel. C'est ce qu'on peut retrouver dans la spontanéité de sa parole.

Yolande Cohen estime que Kattan était toujours en train de travailler sur son texte, durant ses entrevues ou ses rencontres. « Je me souviens, dit-elle, d'un entretien/récit de vie que je lui avais demandé d'enregistrer pour mon travail sur les migrations juives du Maghreb et du Machrek il y a maintenant plusieurs années. Il s'était prêté au jeu de l'interview vidéo avec une étonnante candeur, et me racontait alors les péripéties de sa vie, comme un roman. Je regrettais sur le moment de ne pas sentir ses émotions profondes lors de cette mise en récit de sa vie, et me disais qu'il avait déjà dû faire cet exercice de multiples fois, au point de ne plus en éprouver de surprise. En fait, il reprenait le fil de sa pensée, dans une langue limpide et recherchée pour aller au plus près de cette vérité qui l'habitait au moment où il en parlait. En cela les émotions ne l'auraient pas aidé à se remémorer ces moments dont il voulait témoigner de la façon la plus nette possible ».

Conclusion

Les participants de la table ronde, exposant leurs différents points de vue sur Kattan et son œuvre, contribuent à décrire les multiples facettes de la personnalité d'un homme réunissant en lui-même des cultures différentes opposées et cependant en harmonie. Le nomadisme et l'exil aboutissent chez Kattan à la création d'une œuvre opérant à la façon d'une rencontre entre les individus et les civilisations qui les portent en elles. Par-delà les divers points abordés par les participants réunis pour l'occasion, une convergence d'intérêts fait ressortir la figure d'un écrivain doublé d'une personnalité publique ayant œuvré dans le sens de l'interculturalisme québécois. Dans le sens de l'hommage rendu à Kattan par Jean-Philippe Croteau dans *Le Devoir* du 26 juillet 2021, la table ronde actualise le souhait de Kattan d'un dialogue interculturel accordé à la perspective du vivre-ensemble.

Yolande Cohen est professeure titulaire d'histoire contemporaine à l'Université du Québec à Montréal. Auteure de 11 livres et de 80 articles, ses travaux portent sur l'histoire des femmes en France et au Canada au XX^e siècle (dernier ouvrage paru, *Prostitution et traite des femmes : une cause féministe en France et au Canada*, Montréal, DelBusso, 2019) et sur les migrations maghrébines post-coloniales. Elle a dirigé l'ouvrage *Sépharades du Québec. Trajectoires de juifs nord-Africains*, Montréal, DelBusso, 2018 et a co-dirigé *Migrations maghrébines comparées*, Paris, Riveneuve, 2015. Chevalier de l'Ordre de la légion d'Honneur de France et Chevalière de l'Ordre National du Québec, elle a reçu un doctorat Honoris Causa de l'Université de Montréal en 2019.

F. Elizabeth Dahab (edahab@csulb.edu) is Professor of Comparative Literature at California State University, Long Beach. She has published extensively on the topic of Arab Canadian literature. Apart from a number of peer-reviewed articles, she published a monograph entitled *Voices of Exile in Contemporary Canadian Francophone Literature* (Lanham, Maryland: Lexington Books, 2009/2011). Her edited anthology, *Voices in the Desert; An Anthology of Arabic-Canadian Women Writers*, appeared in Toronto in 2002. She has also published a children's book (*Hurly and the Bone*) and a translation from French into English of a monograph titled *Comparative Literature Today: Methods and Perspectives*. She is presently working on a novel and a collection of poems. F. Elizabeth Dahab earned her Bachelor of Arts from McGill University (Montréal) and her master's from the University of Alberta (Canada). She received her *doctorat de littérature comparée* in Comparative Literature from the *Université de Paris IV-Sorbonne*.

Simone Douek – Après avoir obtenu une maîtrise de lettres modernes, option « Cinéma » (notamment « Cinéma et sociologie » avec Jean Rouch, « L'aventure du cinéma direct » avec Gilles Marsolais), à l'université de Paris-X-Nanterre, après avoir suivi des cours de musique à l'École nationale de musique de Boulogne-Billancourt (certificat de piano, classe de Jacqueline Landowski, et certificat de musique de chambre, classe de Jean-Michel Damase), je suis entrée à Radio France dans l'équipe des « Après-midi de France Culture » créés par Jacques Floran. Au cours de ma pratique radiophonique à France Culture, après mon expérience du direct, je me suis tournée, dans les années 90, vers le documentaire. Cela m'a donné l'occasion—et le goût—d'affiner la notion de récit documentaire, et de construire mes émissions de radio comme des films sonores, « visibles » par le son. Mes documentaires ou entretiens radiophoniques, qui ont toujours couvert un éventail de thèmes variés, allant de l'art à l'ethnologie en passant par la littérature ou l'étude de la langue, se sont fréquemment centrés sur le cinéma, dans des formes d'émissions et des approches très diverses. Parallèlement à mon métier, j'ai animé des colloques, et donné un cours sur l'écriture radiophonique à l'université de Marne-la-Vallée, ainsi qu'à la SAE (Sound Audiovisual Engineering School).

Arabophone et hébreophone d'adoption, **Guy Hocquette** a obtenu un doctorat d'hébreu en 2019 à l'université de Lille (France) après avoir soutenu une thèse sur Naïm Kattan et sur son œuvre. Les années d'études et celles qui ont suivi ont été l'occasion pour lui d'écrire quelques articles sur cet écrivain talentueux et sur les thématiques qu'il a abordé dans son œuvre dont « L'exil dans l'œuvre de Naïm Kattan – une chance plutôt qu'un handicap », un article paru dans un collectif dirigé par M. Abdelaziz Amraoui paru en 2020 intitulé *Littérature et mobilité*.

Sophie Jama est anthropologue, spécialiste des questions du rêve et de la culture en rapport avec le calendrier en anthropologie. Elle est écrivaine et auteure de nombreux articles et de plusieurs ouvrages dont des essais sur René Descartes ou Michel de Montaigne et une biographie littéraire de Naïm Kattan intitulée *Les temps du nomade*. Elle a enseigné en France à l'Université de Nice Sophia-Antipolis et au Canada à l'Université du Québec à Montréal.

Nadia Malinovich est Maître de Conférence à l'Université de Picardie, membre de l'École doctorale de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) et du Groupe Sociétés Religions Laïcités GSRL/CNRS. Elle est l'auteur de *French and Jewish : Culture and the Politics of Identity in Early Twentieth Century France* et co-éditeur de l'ouvrage *The Jews of Modern France: Images and Identities*. Son livre à paraître s'intitule *Crossing Borders, Shifting Identities: Oral Histories of Jewish Migration from the Muslim World to Canada, France and the United States*.

Sayf Shems, Belgo-irakien, poursuit son doctorat à l'Université de Bruxelles (ULB) tout en enseignant la langue arabe. Sa thèse explore «La présence de l'autre dans la littérature juive irakienne». Romancier et linguiste, il a publié deux romans en arabe. En tant que formateur à l'ULB, il transmet son expertise linguistique. Sayf Shems contribue également à la recherche avec des articles publiés en arabe, enrichissant ainsi le domaine académique.

1
Naïm Kattan, *Écrivains des Amériques – L'Amérique latine*, p. 12.

2
Allard et Douek, *Naïm Kattan, l'écrivain du passage*, p.12.

3
Ibid., p.45.

4
Naïm Kattan, *La Fiancée promise*, p.229.

5
Les citations qui précèdent sont tirées du film *La Longueur de l'alphabet*.

6
Allard et Douek, *op.cité*, p.51.

7
Ibid., p.134.

8
Naïm Kattan, *La Mémoire et la promesse*, p. 14.

9
Naïm Kattan, *Écrivains des Amériques – L'Amérique latine*, p. 12.

10
Naïm Kattan, *Le Réel et le théâtral*, p. 30 – 31.

11
Ibid.

12
Voir Allard et Douek, *op.cité*, p. 40-41.

13
Naïm Kattan, *Juif d'origine et de culture arabe*. (article paru sur le site *Covenant*), volume 1, issue 1, novembre 2006.

14

Naïm Kattan, *La Longueur de l'alphabet*, cité par Nadia Malinovitch.

15

Ibid.

16

Naïm Kattan, « Juif d'origine et de culture arabes » *Covenant: Global Jewish Magazine* vol. 1 no. 1 09/2006.

17

Cité par S. Douek.

18

Ibid.

19

Ibid.